

Retours à Marcel Schwob. D'un siècle à l'autre (1905-2005). Colloque de Cerisy, sous la direction de Christian Berg, Alexandre Gefen, Monique Jutrin et Agnès Lhermite. Presses Universitaires de Rennes, Interférences, 2007. Un vol. de 290 p.

L'image de Marcel Schwob a longtemps été celle de l'érudit, du traducteur, du philologue, du conteur de la seconde main, de l'homme de la clôture. Parmi les manifestations suscitées en 2005 par le centenaire de sa mort, le colloque de Cerisy a voulu mettre l'accent sur l'écrivain, l'homme de l'ouverture. Les contributions de *Retours à Marcel Schwob* en font un ouvrage important et stimulant.

Préalablement, Alexandre Gefen souligne les influences philosophiques lisibles chez Schwob et recense les pistes tracées par ce « grand écrivain de *projets littéraires* » qui trouveront écho au XX^e siècle. Évanghélia Stead, elle, interroge la figure de « l'homme aux livres », dans des représentations graphiques souvent édulcorées, loin de l'aventure périlleuse qu'est l'enquête littéraire et philologique.

La traduction, « réécriture », chez Schwob, selon Hélène Védrine étudiant son *Hamlet*, est un travail complexe sur une époque et une langue. Claude-Pierre Perez met en évidence chez Schwob l'influence des travaux de Bréal et de Darmesteter sur la littérature comparée et les mythologies. Mythes et symboles, comme celui du lien étudié par Sabrina Granger dans le conte « Arachné », sont toutefois utilisés librement et combinés à un imaginaire fin de siècle.

Les recueils de récits brefs *Cœur double* et *Le Roi au masque d'or* l'imposent en 1891 et 1892 comme le premier conteur de son époque. Il renouvelle l'acte de lecture selon Rita Stajeno ; il amène le lecteur à dépasser l'interprétation symboliste, et un parallèle avec Jarry est établi à ce propos par Julien Schuh.

La dimension poétique des récits retient aussi l'attention : Emilie Yaouanq confronte les narrations de Marcel Schwob et celles de Henri de Régnier. La même proximité de travail avec Rémy de Gourmont est mise en évidence par Alexia Kalantzis : la forme traditionnelle du conte est subvertie, et le recueil devient œuvre poétique, jeu de variations sur un motif.

La « vie imaginaire » illustre la fabrique de la fiction chez Schwob, le biographe « faussaire », selon Bruno Fabre. Gernot Kramer souligne la pluralité des intertextes, et leur spécialisation. Il fait observer qu'une nouvelle de *Cœur double* contient le thème du trésor absent et suggère que c'est la métaphore du « schwobisme » : les trésors de la littérature sont déjà déterrés. Le genre nouveau qu'est la vie imaginaire met fin aux récits naturalistes et symbolistes, et semble annoncer une mort littéraire sans postérité immédiate, selon Bernard de Meyer.

Pour ses contemporains, Marcel Schwob est une figure essentielle du monde littéraire, comme le rappelle Frédéric Canovas, lecteur de Paul Léautaud. Les relations de Schwob avec le philologue néerlandais Willem Byvanck, font de lui, selon Christian Berg, l'un des « pionniers de la linguistique synchronique ». Si l'Affaire Dreyfus les a séparés, c'est à la mort de Schwob que Valéry mesure la force de son influence intellectuelle, en une amitié « paradoxale », selon le terme de Michel Jarrety.

L'étude d'un vase de Gallé conduite par Agnès Lhermitte illustre la rencontre toute symboliste entre les rêveries de deux artistes. Cette « verrerie parlante » présentée à l'exposition universelle de 1900, porte des phrases du conte « La Rêveuse » – mais en infléchit le sens.

Le XX^e siècle a permis de constater la fécondité des *Vies imaginaires* : si leur influence sur Borgès ou Leiris est bien connue, Agathe Salha la voit à l'œuvre chez Yan Gaillard, entre aléatoire et choix. Ariane Eissen la constate chez Juan Rodolfo Wilcock et Antonio Tabucchi, par la force de la présence auctoriale face à un lecteur déstabilisé. Christine Jérusalem la lit aussi dans le *Ravel* de Jean Echenoz, biographie dilatée jusqu'au roman.